

BINNIE KIRSHENBAUM



NATURE MORTE
AVEC CHIEN
ET CHAT

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Catherine Richard-Mas

Gaïa

DU MÊME AUTEUR

POÉSIE, SEXE ET MÉLANCOLIE, Rivages, 2001 ; Rivages Poche, 2003.

LA PLUS QUE PARFAITE, Nil, 2006.

Illustration de couverture : Albrecht Dürer, Le Lièvre, 1502, Graphische Sammlung
Albertina, Vienne

Titre original :

Rabbits for Food

Éditeur original :

Soho Press, New York

© Binnie Kirshenbaum, 2019

Publié avec l'accord de l'auteur

Tous droits réservés

© ACTES SUD, 2021

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-14992-5

Binnie Kirshenbaum

Nature morte avec chien et chat

•••

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Catherine Richard-Mas

Gaïa

*Anthony, Ferne, Isaac, Lucie, Newton,
et Susan*
Carorum meus, ego te requiro

[bunny /bʌni/ : n. m. (petit) lapin, Jeannot Lapin]*

* Précision de la traductrice.

EN ATTENDANT LE CHIEN

Le chien est en retard et je porte un pyjama taillé dans du tissu à lingettes, ce qui suffit à me faire regretter d'être en vie. Je m'attends à ce que ce fameux chien soit un beagle, un beagle équipé d'un dossard orange fluo pareil à ceux que portent les beagles de détection qui reniflent les bagages à l'aéroport. Le fait que je m'attende à ce que ce toutou bienfaiteur soit de la même race et porte le même vêtement que les chiens des stupés révèle indéniablement les limites de mon imagination.

Sur le mur qui me fait face est affiché le Planning des Activités. Le fond est blanc et les Activités sont inscrites au marqueur noir dans les cases d'un tableau qui couvre les sept jours de la semaine. Sept jours, des fois que l'envie me vienne de faire des projets, d'établir un programme hebdomadaire. À côté de ce planning se trouve la pendule, le genre de modèle qu'on voit dans les salles de classe, qui rame comme si le temps était englué dans de la mélasse. Et c'est tout. Il n'y a rien d'autre à regarder à part les chaussettes antidérapantes bleues que j'ai aux pieds. Les chaussures à lacets sont *Interdites*. Autres chaussures *Interdites* : celles à talons hauts ou même à petits talons, comme si un petit talon pouvait faire de gros dégâts, raison pour laquelle je porte ces chaussettes antidérapantes bleues. Des chaussettes avec des semelles à chevrons. Chevrons orientés pointes vers l'avant. Ces chaussettes existent aussi en marron bouse.

La liste partielle des autres articles *Interdits* comprend : crayons, coupe-ongles, ordinateurs portables, téléphones mobiles, vitamines, bains de bouche, mascara.

Il ne faut pas longtemps pour se lasser de mes chaussettes antidérapantes, alors j'en reviens à la pendule. La grande aiguille patine, mmmmoins neuf, mmmmoins huit. *Trop de hâte nuit*. Ma mère disait ça autrefois, que *trop de hâte nuit*. Et aussi : *après la pluie le beau temps, demain est un autre jour et le temps guérit tout*. Mots de réconfort qui déclenchaient invariablement une flambée convulsive de rage adolescente. Une des infirmières, la grande, grande et maigre, dégingandée pas gracieuse – Ella, elle s'appelle Ella – passe puis, comme si elle avait oublié quelque chose, s'arrête, fait demi-tour et revient sur ses pas. "Ça vous ennuie si je m'assieds à côté de vous ?" elle demande. Pour s'asseoir sur le banc, Ella doit se plier comme si ses membres étaient des pièces de linge.

En total contraste avec le reste de sa personne, la tête d'Ella est ronde comme un ballon ; plus grosse qu'une balle de baseball, plus petite qu'un ballon de basket, mais la forme est celle-là. Exactement celle d'une balle. Ella a l'air d'un bonhomme-allumette qui aurait pris vie, serait sorti de l'incontournable dessin aux craies grasses Crayola, celui où on voit trois silhouettes allumettes, un arbre et une maison carrée coiffée d'un toit en triangle pareil à un chapeau crânement incliné. Depuis le coin supérieur gauche, un énorme soleil jaune chauffe ce monde bidimensionnel de guingois. C'est sûrement une étape normale du développement puisque, parvenus au même stade de représentation merdique de la vie, la plupart des enfants font le même dessin merdique. Sauf les enfants prodiges et ceux qui sont déjà niqués. Avec les gamins niqués, on obtient un tout autre tableau, quelque chose du même genre mais avec la maison en feu ou des bonshommes-allumettes sans tête. L'enfant prodige, lui, dès l'âge de quatre ans, dessinera une maison à niveaux asymétriques avec bardage gris devant laquelle, à côté d'un érable automnal, un chien gambade dans un tas de feuilles. Je sais ça parce que ma sœur Nicole, l'aînée, était une enfant prodige dans le domaine de la peinture bien que plus tard, elle ne se soit pas révélée à la hauteur de son potentiel,

à supposer qu'elle ait eu un potentiel et que son talent n'ait pas été de ceux que les enfants perdent tout simplement en grandissant, de même que ma jeune sœur, benjamine de notre fratrie, était née avec des allergies entre autres au lait et à la laine, qui ont disparu à la puberté.

Nous sommes là sur ce banc, Ella et moi, comme si nous faisons cause commune, comme si nous attendions toutes les deux le chien, mais voilà qu'elle dit : "Vous savez quoi, chou-chou ? Je crois que le chien ne viendra pas aujourd'hui." Ella appelle tout le monde "chouchou", je n'ai rien d'une exception. C'est d'ailleurs un des trucs qui me tuent tellement c'est blessant, de ne rien avoir d'exceptionnel.

Et pire encore que la blessure, il y a la honte, la honte que j'ai de vouloir à tout prix être quelqu'un d'exceptionnel.

Le chien est censé être là. C'est inscrit sur le Planning des Activités : lundis et mardis, de 10 heures à midi : Zoothérapie (chien).

"Il n'est pas venu lundi non plus", je dis, et le chagrin que me cause l'absence de ce chien est complètement disproportionné, mais c'est pour ça que je suis ici, non ? Parce que tout me cause un chagrin qui dépasse largement son objet ?

À la maison, Albie et moi avons un chat qui a presque mais pas encore tout à fait deux ans. Un rescapé. Littéralement. Un homme l'a trouvé dans un sac en kraft, dans une poubelle à l'angle de la Troisième Avenue et de la 61^e Rue. Jeté aux ordures comme si un chaton n'était qu'une peau de banane. On l'a appelé Jeffrey et le premier jour qu'il a passé dans son nouveau foyer, il m'a suivie comme un caneton suit sa mère, ou comme un chiot aurait trottiné sur mes talons. "Je sais qu'il a l'air d'un chat, j'ai dit, mais je me demande si ça ne serait pas plutôt un chien."

Le lendemain matin, une fois Albie parti au travail, je suis sortie du lit puisque j'avais l'habitude de démarrer la journée seule. Là, maintenant, dans cet établissement, être seule c'est impensable, ce qui me rendrait marteau si je ne l'étais

pas déjà. Jeffrey m'a suivie à toutes pattes jusqu'à la cuisine où j'ai mis des croquettes dans sa gamelle et de l'eau fraîche dans son bol. Un genou en terre à côté de lui, je l'ai gratouillé derrière les oreilles et j'ai déposé un baiser sur le sommet de sa petite tête douce avant d'aller prendre une douche.

Ce n'est qu'après avoir rincé mon shampooing, en rouvrant les yeux, que j'ai découvert Jeffrey là, à mes pieds, dans la douche, qui me regardait d'un air un peu perplexe : Pourquoi on se mouille exprès ? Je l'ai pris dans mes bras et je me suis détournée du jet de la douche pour lui faire un câlin, l'abriter du déluge qui faisait rage dans mon dos. À force de raconter encore et encore cet épisode, j'en suis venue à laisser tomber la dernière partie pour qu'il ne soit plus question dans l'histoire que du comportement adorable d'un chaton farfelu.

Ella suggère qu'on oublie le chien pour le moment, que je me rabatte sur une autre Activité. "Qu'est-ce que vous en pensez, choucho ? Travaux manuels, ça vous dirait ?"

Lundi, quand le chien n'est pas venu, je suis déjà allée aux Travaux manuels.

Les Activités ne sont pas expressément obligatoires mais comme le Dr Fitzgerald l'a clairement annoncé dès le départ, la route vers la santé mentale est pavée d'Activités telles que la peinture à l'aquarelle, les jeux de société, l'origami, la méditation, le yoga, ou même pire... le chant choral, par exemple.

"Une interaction positive au sein d'un groupe est un fort indice de santé mentale." Le Dr Fitzgerald n'aurait su trop insister sur l'importance de l'engagement social vis-à-vis des autres fous de l'établissement.

Même au mieux de ma santé mentale, je ne suis pas du genre à pratiquer des Activités. L'interaction positive au sein d'un groupe n'a jamais vraiment fait partie de mon parcours social. "Pas seulement maintenant", j'ai essayé d'expliquer. "Je vous en prie", j'ai dit. *Ce je vous en prie* dénaturait une affirmation en en faisant une requête, comme si je demandais une faveur, comme si je suppliais.

Je ne veux pas retourner en Travaux manuels. La thérapeute des Travaux manuels croit qu'un esprit malade est un esprit demeuré, qu'être en dépression majeure c'est la même chose qu'être un idiot congénital. En Travaux manuels, lundi, on a collé des petits carreaux de mosaïque sur un bout de bois rectangulaire de façon à produire exactement la même je-ne-sais-quelle-merde que celle qu'on m'avait fait faire en travaux manuels en CE2. Et déjà en CE2, je savais que c'était le genre de truc dont seul un malade mental voudrait, d'ailleurs ça n'a pas manqué, la grosse dingue assise à côté de moi a demandé si elle pouvait avoir le mien. Ce soir-là, après le dîner, quand Albie est venu me voir, je lui ai dit : "J'ai fait un truc pour toi en Travaux manuels, mais un des barjots l'a piqué."

Ella examine attentivement le Planning des Activités, comme si par hasard elle avait loupé quelque chose. Alors qu'elle n'a rien loupé. Elle sait quels sont les choix qui restent : Atelier d'écriture ou Puzzles.

D'accord, je suis dépressive, mais pas *à ce point-là*, pas au point d'en arriver à faire des puzzles. Quant à l'Atelier d'écriture... c'est une plaisanterie, là ?

SUJET : SE PRÉSENTER (1 200 MOTS MAXIMUM)

Bunny

Bugs Bunny

Playboy Bunny

Jojo Lapin roi des malins

Lapin crétin

Lapin de garenne

Baiser comme un lapin

Roger Rabbit

Chaud lapin

Poser un lapin

Être pris pour un lapin de six semaines

Le coup du lapin

Terrine de lapin

Lapin nain

Lapin Duracell

Lapin en peluche

Saut de lapin

Pet de lapin

Echo and the Bunnymen

Bunny

PAR OÙ COMMENCER

Trente et un décembre 2008. Bien trop souvent, les chapeaux en papier sont de la partie. Au nombre des choses qui navrent Bunny dans les festivités du Nouvel An, on trouve aussi la fausse gaieté, l'amusement obligatoire et cette fameuse chanson qui ressemble au chant de colo de vacances. Pas à *Kumbaya*, non, à l'autre chanson de colo, la chanson laïque, que tout le monde chante bras dessus, bras dessous en se balançant : "*Friends, friends, friends, we will always be*". Ce n'est pas non plus celle-là, mais la chanson du Nouvel An exige aussi qu'on se balance bras dessus, bras dessous, et elle charge l'amitié d'une sentimentalité cucul la praline aussi ridicule que ces poussins teints en rose pour les fêtes de Pâques. Cet enthousiasme surjoué à l'égard du temps qui passe, ces beuglements et ces étreintes au douzième coup de minuit laissent Bunny perplexe, de même que la joie frénétique d'être un peu plus proches de la vieillesse et de la mort, à croire que vieillesse et mort sont des trophées qu'il s'agit de remporter au même titre qu'une course à trois jambes ou *Nouvelle star*. La seule façon que connaisse Bunny de se préserver du décompte de minuit consiste à s'enfermer dans la salle de bains et attendre que le charivari en finisse et s'éteigne comme les dernières étincelles d'un feu d'artifice.

Mais il y a encore le temps.

La matinée ne fait que commencer et bien qu'elle ait les yeux fermés ils pourraient aussi bien être ouverts tant elle sait qu'Albie est là, au pied du canapé, en train de la regarder, tout comme elle sait qu'il porte un jean, délavé par l'usage

– jamais pré-délavé, *stone-washed* ou autre, rien que des Levi's 505 – et une chemise en oxford bleu pâle à boutons, une des immuables chemises Brook Brothers en oxford à boutons, qu'il porte depuis ses douze ans. Ça fait trente-trois ans qu'il porte la même marque et le même style de chemises, bien qu'il y ait des changements de couleur. Enfin, si on considère que le blanc est une couleur. Aux pieds, il a des claquettes de plage en caoutchouc. Pas des tongs, non, des claquettes en caoutchouc avec deux larges bandes croisées sur le dessus, des claquettes comme en portent généralement à la plage des vieux maigrichons au caleçon de bain écossais coincé sous une bedaine aussi parfaitement sphérique que s'ils avaient avalé tout rond un melon d'eau, de même qu'un serpent avale tout rond une souris dont on ne voit que trop bien la forme jusqu'à ce qu'il l'ait digérée. Quand un python avale un alligator ou un être humain, comme ce garçon de quatorze ans en Indonésie, la forme de son repas reste parfaitement reconnaissable pendant des jours voire des semaines. C'est une des choses que Bunny aurait volontiers évité de savoir, et qui ne se laisse pas facilement oublier. Même en ce moment, alors qu'elle oublie tant de choses, elle se souvient que si un anaconda mange le chien de quelqu'un, la forme du chien ne restera que trop longtemps visible. Bien que la bedaine d'Albie ne soit pas ronde comme un melon d'eau, il a pris un peu de ventre, à peine mais ça plus les claquettes, ça suffit à déprimer Bunny. Mais là encore, qu'est-ce qui ne la déprime pas ? Bien consciente que si elle ouvre les yeux, elle va le trouver habillé exactement comme prévu et, le temps d'un éclair de flash, le détester pour sa prévisibilité et pour la morne irrévocabilité dont s'accompagne un mariage solide, un mariage qui ne requiert aucun effort, ce qui n'est une déception lourde de sens que si on prend le temps de vraiment y réfléchir, si on prend le temps de lui accorder, comme aux claquettes en caoutchouc, plus de temps que ça n'en mérite.

“Je suis réveillée”, dit Bunny.

Pour s'asseoir à côté d'elle, Albie est obligé de se glisser le long des cinq ou six piles de livres posées par terre. Des livres entassés sans méthode, de même que le sont au petit bonheur ceux rangés sur les étagères qui couvrent toute la hauteur des murs. Ses livres à lui. Ses livres à elle. Ceux qu'elle lit, par opposition à *ses* livres, ceux qu'elle a écrits. Ceux-là, les nombreux exemplaires de reste, sont stockés dans des cartons et, comme tous les croquemitaines, cachés sous le lit.

Albie n'écrit pas de livres. Il publie des articles dans des revues et des magazines comme le *Journal of Natural History* et *Animal Ecology* mais, pour sa part, la reconnaissance du public n'a pas d'incidence sur le plaisir qu'il tire de son travail. Il est épouvantablement équilibré. Les livres qui sont à lui, ceux qu'il lit, forment un lot éclectique et, pour qui ne connaîtrait pas Albie, sans queue ni tête. Indépendamment de la zoologie et des domaines qui y sont liés, ses centres d'intérêt incluent la cartographie, la théorie des jeux, l'histoire de la philatélie, la poésie grecque classique et les tours de magie, entre autres sujets super intellos, bien qu'Albie – mis à part les claquettes en caoutchouc – ne soit pas du genre intello coincé. Même pas quand il était ado, sans doute parce qu'il était scolarisé au lycée Stuyvesant où les geeks passent pour de doux rêveurs.

L'éventail des centres d'intérêt de Bunny est lui aussi varié : histoire, politique, antiquités, droits des animaux, psychologie, mode, et littérature, *vraie* littérature, quoique en ce moment elle ne s'intéresse à rien.

S'asseyant au bord du canapé au niveau de la hanche de Bunny, Albie laisse quelques centimètres entre eux deux, comme on se tiendrait quelques centimètres en retrait du bord d'une falaise, et demande : "Tu as pu dormir un peu ?"

Bunny ne s'endort jamais facilement, mais jusqu'à ces derniers temps les médicaments marchaient plutôt bien. Maintenant, même en prenant deux voire trois fois la dose prescrite, elle n'arrive toujours pas à s'assoupir le soir comme quelqu'un

de normal. Souvent, elle ne s'endort qu'à l'aube et ensuite, elle passera la journée à dormir, la journée entière. On pourrait penser que dix, douze, treize heures de sommeil la remettraient sur pied, mais son sommeil n'est jamais profond, elle reste en surface, comme si elle flottait sur un matelas pneumatique dans une piscine. Si relaxante que cette image puisse paraître, dormir, dormir pour de bon, ce n'est pas flotter en surface, mais être au fin fond des profondeurs de l'océan.

Les autres nuits, les nuits comme celle qu'elle vient de passer, quand elle arrive à s'endormir avant le lever du soleil, son sommeil est haché, entrecoupé de toute une succession de réveils et moments agités. Ce furent ces réveils, cette agitation, et les larmes d'angoisse qui eurent raison du sommeil d'Albie aussi. Bien que les larmes requièrent un public, Bunny n'avait certes pas l'intention de le réveiller. Pleurer quand personne ne peut nous entendre entrerait tout à fait dans la catégorie que Bunny intitule "Idées top pour individus demeurés", comme applaudir d'une seule main. Mais qu'elle en ait eu l'intention ou pas, arriva une nuit où Albie fut une fois de plus réveillé par les bruits lamentables du désespoir de sa femme, et il lança : "Ferme-la, tu veux bien ? Ferme-la nom d'un chien", sur quoi Bunny prit son oreiller et s'en alla dormir, ou essayer de dormir, sur le canapé où quelques heures plus tard elle se mit ce même oreiller sur le visage pour cacher l'impitoyable soleil du matin. Et elle resta là jusque tard dans l'après-midi, une fois le soleil devenu moins virulent. En allant aux toilettes, elle passa par la cuisine et y trouva une pleine cafetière devenue imbuvable à force d'être tenue au chaud, et un muffin aux myrtilles de chez Carol Anne, sa boulangerie préférée, sur une assiette, à côté d'un mot qui n'en était pas vraiment un. On y voyait un cœur tout de travers et *bisous*, Albie griffonné sur un coin déchiré du sachet en papier. Bunny n'avait pas faim, mais comme le muffin était là et que ça partait d'une bonne intention de la part d'Albie, elle préleva un bout du gâteau. Une fois dans sa bouche, il avait un goût de pomme abîmée, sans saveur et farineux.

IL EST QUELLE HEURE

Bunny se redresse mais sans aller jusqu'à vraiment s'asseoir. Ses pieds ne touchent pas le sol et son dos repose contre l'accoudoir du canapé, lequel est en velours vert olive, avec un dossier en accolade. Ce qui passait pour du *shabby chic* au moment de l'achat est maintenant l'équivalent, en termes de mobilier, d'un chien galeux. L'assise est lacérée, des touffes de bourre en sortent, aussi hirsutes qu'Albert Einstein. Quand Jeffrey a réquisitionné le canapé en tant que griffoir, ni Albie ni Bunny n'ont eu le cœur de punir ce petit nigaud pour une chose qu'il ne pouvait pas comprendre. Et en plus, Bunny passe le plus clair de son temps à tirer sur les fils qui dépassent. Les jambes allongées sous la couverture comme si elles n'avaient aucune utilité, elle dit : "Un peu. J'ai un peu dormi."

Voilà plus d'une semaine que Bunny n'a pas pris de douche ni changé de tee-shirt. Celui qu'elle porte pue la sueur et la peur, et il en émane ce que Bunny se représente sous la forme d'une nuée visible de gaz toxique, comme les mauvaises odeurs dans les dessins animés. Mais ce n'est pas en raison de sa mauvaise odeur qu'Albie décide de s'asseoir à peu près à la hauteur de sa hanche en laissant huit ou dix centimètres de canapé entre eux deux. C'est parce qu'à certains moments, quand il la touche, même par hasard, elle tressaille. Pas parce que c'est lui en particulier. Ce serait pareil au contact de n'importe qui, mais Albie est le seul qui ait l'occasion de la toucher. Ça fait plusieurs semaines, peut-être des mois, qu'elle n'a vu personne d'autre qu'Albie. Et Jeffrey. Leur chat farfelu ne comprenant absolument pas qu'un moment douillet puisse ne pas être bienvenu, il saute sur le canapé et rampe jusqu'aux quelques

centimètres inoccupés entre Albie et Bunny, comme si cet espace était là pour lui, ménagé à son intention. Albie caresse les oreilles du chat et demande : “C’est combien, un peu ?

— Je n’en sais rien, dit Bunny. Il est quelle heure, là ?”

Albie consulte sa montre. “Il est 9 h 21.” Il ne peut pas s’empêcher d’être précis. Bunny, elle, fonctionne par approximations. En raboutant les morceaux, les bribes de sommeil, elle calcule : “Quatre heures. Plus ou moins”, elle dit.

Albie se penche vers sa femme comme s’il allait lui écarter quelques mèches du visage, sauf que ce n’est pas du tout ce qu’il s’apprête à faire. “Pour ce soir, dit-il. Tu sais qu’on peut annuler. Ça ne sera pas un drame.

— Je sais”, dit Bunny, ce qui les mène à un blanc dans la conversation, si tant est qu’on puisse parler de conversation. Les ronronnements de Jeffrey emplissent le vide. Il ronronne inhabituellement fort pour un chat domestique, on s’attendrait plutôt à entendre ça de la part d’un tigre, mais Jeffrey n’est assurément pas un tigre. Il ressemble plus à un jouet à piles. Son ronronnement bourdonne, tout chaud, contre la hanche de Bunny, les ondes sonores se propagent. Le corps du chat vibre tout entier, jusqu’à la queue.

“Quatre heures, ça ne fait pas vraiment une bonne nuit de sommeil, dit Albie. On devrait peut-être rester à la maison. Se reposer un peu. Si tu préfères qu’on n’y aille pas, j’appellerai Julian. Ça ne sera pas un drame.

— Il est quelle heure ? demande Bunny.

— 9 h 23.” Albie ne fait pas remarquer qu’elle a déjà posé la question à 9 h 21 parce que, comme si les deux minutes juste écoulées n’avaient jamais existé, lui aussi, quoique pas tout à fait mot pour mot, il se répète : “Ça me plairait tout autant de rester à la maison.”

C’est vrai. Les festivités du Nouvel An ne l’emballent pas plus que ça pour sa part, ce qui pourrait paraître surprenant aux yeux de quelqu’un connaissant l’épisode du compteur kilométrique ; comment, petit garçon voyageant sur le siège passager

de la Volvo de son père – qui ne roulait pas souvent – à destination de Far Rockaway, Albie vit le compteur kilométrique passer de 9 999 miles à 10 000 et faillit s'évanouir d'émotion. Son père dut s'arrêter sur le bord de la route pour qu'Albie inspire et souffle dans un sac en papier. Mais le passage du dernier jour de l'année au premier de l'année suivante ne suscite pas même l'ombre d'un tel effet. Et les festivités du Nouvel An ne le perturbent pas non plus comme elles perturbent Bunny.

Juste après le Nouvel An, au deuxième rang des fêtes que Bunny déteste le plus, vient celle de Thanksgiving. Autrefois elle détestait aussi Noël, mais ça a changé une fois qu'Albie et elle se sont mariés. Albie a beau être juif, ils fêtent Noël, quoique à leur manière à eux, profane, un brin loufoque, qui mêle cadeaux, crêpes, chants du genre *Santa Baby*, et vieux films d'horreur japonais. La seule fête pour laquelle Bunny professe la moindre affection est la Journée nationale de l'arbre car elle a un but, lequel but a une valeur. Qui plus est, il ne s'y rattache aucune tradition et aucun souvenir pesant. Elle ne se fête même pas, à vrai dire.

L'an passé, le soir de la Saint-Sylvestre, Bunny avait dit à Albie : "Tu sais quoi, je préférerais vraiment rester à la maison et trinquer à la Javel." Mais ça, c'était l'an passé. Cette année, elle ne dirait pas un truc pareil. Cette année, se laisser aller à une blague piquante ou savourer une bonne exagération, c'est risquer d'être prise au mot.

Pourtant, bien qu'elle sache qu'elle ne va y puiser qu'exaspération et regrets, chaque année elle s'embarque dans les festivités du Nouvel An comme attendu. Les projets pour ce soir sont les mêmes que l'année précédente et les mêmes qu'en 2006, 2005 et 2004 aussi : un dîner vaguement déplaisant avec Trudy, Elliot, Julian et Lydia, avant de se rendre chez les Frankenhoff pour assister au compte à rebours, ce qui est le pire moment de la soirée.

Dîner en ville avec des amis est une chose que Bunny et Albie font souvent, ce qui ne veut pas dire que ce soit facile.

D'abord, se pose la question de *quand*. Ce sont des gens occupés, leurs amis, avec de nombreux dîners dans leurs carnets de bal. Trouver un soir où les uns et les autres n'aient pas déjà des obligations et soient libres de leurs mouvements demande de nombreux échanges pour mises au point. Ensuite, où aller ? *L'endroit* où ils vont dîner est important, important comme peut l'être une question de vie ou de mort car lors du dîner suivant, le précédent va être un sujet de conversation majeur. Le dîner en soi, le repas, aura été excellent ou surfait, et la carte des vins exceptionnelle, quoique parfois insuffisante, mais, toujours, la conversation est charmante, fine et chaleureuse, et qui pourrait s'en plaindre ?

Mais tout de même. Un soir, il y a presque un an de ça, Albie et Bunny ont dîné avec Nathan et Philip. Ils aiment beaucoup Nathan et Philip, mais le restaurant ne leur disait rien qui vaille. La Volière, ça s'appelait, car le menu était entièrement à base de volatiles tués juste avant d'être préparés. Celui qu'avait mangé Philip était servi avec les pattes et la tête, et une ficelle autour du bec. En rentrant à la maison, Bunny lança : "Un putain de bec, et il l'a mangé en plus." Même Albie, zoologiste au Muséum d'histoire naturelle, donc accoutumé aux oiseaux morts ayant conservé tous leurs attributs, fut forcé de reconnaître : "C'était un peu violent." Après ça, ils n'échangèrent plus rien, plus un mot, avant d'arriver chez eux. Là, en mettant son manteau au porte-manteau, Bunny lança : "Si je dois me taper encore un dîner charmant avec des gens charmants qui tiennent des conversations charmantes, je vais me mettre à hurler. À hurler, hurler et hurler sans m'arrêter. Je mourrai en hurlant."

Albie s'assit au bord du lit pour retirer ses chaussures. "Quel mal y a-t-il à s'autoriser un dîner sympa avec des gens sympas ?"

Il n'existait peut-être aucune explication, ou alors aucune que Bunny puisse formuler. Déconcertée, elle répondit : "*Charmant*. J'ai dit *charmant*. Pas *sympa*. *Charmant*."

— Et la différence, dit Albie, c'est quoi ?"

SUJET : UNE CHANSON QU'ON AIME
(1 200 MOTS MAXIMUM)

De la fenêtre de la cuisine, je ne voyais qu'une confuse apparition de moi-même se découpant en ombre chinoise sur le halo jaune incongru de la lampe du plafond. On aurait dit un revenant. Je n'arrivais pas à me rappeler quand et où, par le passé, je m'étais déjà trouvée face à cette même apparition de ma personne dans une fenêtre de cuisine, mais elle était désormais familière et incongrue, comme un souvenir d'une vie antérieure. Sauf que je ne crois pas aux vies antérieures ni à la vie après la mort. Je crois qu'on n'a qu'une vie. Cette vie est la seule que j'aurai. De jour, depuis cette fenêtre on a vue sur une cour où sont entreposés les poubelles et aussi un râtelier range-vélos. Moi je n'ai pas de vélo. Pendant les mois d'été, des brins de gazon et des mauvaises herbes poussent dans les fissures du béton, mais jamais au point d'être inspirants, et de toute façon ce n'est pas l'été. Les poubelles sont étiquetées : Ordures ménagères, Bouteilles & Canettes, Papier, comme on trie le linge en Blanc, Couleur et Délicat qui doivent être lavés séparément. Trier les déchets me procure un sentiment de satisfaction à mon propre égard, comme si je méritais d'être félicitée de faire ma part pour combattre le réchauffement planétaire, bien que ce soit la municipalité qui nous y oblige, d'ailleurs réchauffement planétaire n'est pas le terme exact ni même le terme privilégié pour désigner le dérèglement climatique.

J'appelle néanmoins ce phénomène réchauffement planétaire parce que je me le représente sous forme d'images d'ours polaires dérivant sur des bouts de banquise qui fondent, d'oiseaux nichant à la mauvaise saison et attendant ensuite en vain que leurs œufs éclosent, ou de papillons qui finissent par mourir gelés.

Le réchauffement planétaire est un des maux du monde qui me soucie profondément, sauf dans les périodes comme maintenant où tout ce dont je me soucie c'est de dormir, sans parler de celles où je ne me soucie plus de rien, strictement rien.

Il est possible que je me sois réveillée parce que j'avais envie de pleurer, comme certaines personnes se réveillent quand elles ont envie de pisser.

Deux fioles orange de la pharmacie étaient posées côte à côte sur le plan de travail de la cuisine comme salière et poivrière. Stilnox & Lunesta. Avec l'aide de l'un ou de l'autre voire des deux, j'aurais sans doute pu tomber endormie – non pas m'assoupir, mais sombrer comme un ivrogne qui s'effondre. Mais je n'aurais pas dormi longtemps. Deux ou trois heures, grand max. Les cachets de Lunesta étaient bleus, les Stilnox blancs. J'alternais. Deux Lunesta un soir ; deux Stilnox le soir suivant. Je faisais ça pour éviter de développer une accoutumance à l'un ou l'autre de ces médicaments, mais je n'aurais pas dû m'emmerder. Aucun des deux ne faisait effet. Je décidai d'en prendre un et demi de chaque, ce qui me fit penser à cette fameuse chanson à propos d'*Alice au pays des merveilles*, à moins que ce soit *De l'autre côté du miroir*, peu importe, en tout cas il y était question d'Alice qui gobe des cachets. Ce n'est pas une chanson de ma génération, mais je sais qu'elle était de Jefferson Airplane. Grace Slick et Jefferson Airplane. Grace Slick. Quand on sait que *slick* signifie lisse et glissant... Qu'on imagine un instant s'appeler Grace Slick.

Dans le tiroir de la cuisine où on rangeait ciseaux, pansements et allumettes, on mettait aussi le bidule qui permet de couper les cachets en deux. Le bidule qui fonctionnait comme une guillotine.

And the Red Queen's off with her head.

La Reine rouge y laisse sa tête.

CE QUI EST CONNU

Ce soir, soir de la Saint-Sylvestre 2008, ils vont dîner au Red Monkey. Comme chaque année, c'est Julian qui a choisi le restaurant, fait la réservation, et s'est arrangé pour qu'ils aient une table correcte. Julian, qui est critique gastronomique en free-lance, travaille pour quelques magazines assez connus, bien que ses contributions se limitent principalement à des encarts et que son nom ne soit pas toujours cité. Cela lui garantit néanmoins ce que *lui* appelle une relation personnelle avec des chefs de premier plan et des maîtres d'hôtel très sélectifs. Qu'il soit payé trois fois rien de ses efforts n'a guère d'importance étant donné que Lydia, sa femme, est riche. Dans la famille de Lydia, personne, depuis trois générations, n'a jamais travaillé. Ils siégeaient plutôt dans des conseils d'administration de compagnies de danse et petits musées et faisaient des études dans des domaines tels que la calligraphie chinoise et le sanskrit, du reste Lydia, fermement ancrée dans la tradition familiale, siège au conseil d'administration d'un théâtre d'Off-Broadway qui met en scène des adaptations de pièces de Tchekhov et Ibsen, et elle fait beaucoup de Pilates.

Le Red Monkey, Julian le leur avait rappelé, est un restaurant connu, ce qui ne laissait pas d'autre choix à Bunny, pour autant qu'elle parvienne à s'en empêcher, que d'accompagner le mot de guillemets imaginaires. "Connu". Vestige d'une ère où les restaurants super snobs de la même catégorie étaient, en tout état de cause, fermés au public, jusqu'à ce qu'un beau jour, sans avertissement ni explication, pouf ! fini, *archi* fini, le

Red Monkey a pourtant tenu bon. Bien qu'il ne soit plus que l'ombre de ce qu'il était au faite de sa gloire dans les années 1980 – son numéro de téléphone, par exemple, est désormais dans l'annuaire – *Le Monkey*, comme l'appelle Julian, reste suffisamment sélectif pour qu'y décrocher une réservation le soir de la Saint-Sylvestre signifie qu'on est une célébrité, au sens new-yorkais du terme, ce qui ne veut pas dire qu'on nous reconnaît dans la rue mais que, dans certains cercles, notre nom est "célèbre". Ça, ou alors on connaît le chef.

Albie ne peut pas concevoir que ce dîner se passe autrement que mal. Mal, dans le meilleur des cas. Au pire, qu'il finisse en esclandre. En esclandre. Il tente de raisonner sa femme. "Quatre heures de sommeil ? Comment veux-tu arriver à t'amuser après seulement quatre heures de sommeil ? Tu vas être épuisée.

Je veux y aller." Bunny détache chaque mot en insistant bien. "Je. Veux. Y. Aller.

— Mais pourquoi ? demande Albie. Pourquoi veux-tu y aller ?

— Parce que ce sont nos amis, et que dîner avec eux est une tradition du Nouvel An." Elle qui se moque des traditions, que les rites familiaux font hurler de rire, qui se cache dans les placards pour échapper à des pratiques immémoriales... une telle affirmation de sa part est presque inintelligible d'incompréhensibilité. Bunny elle-même comprend que c'est une réponse abracadabrante. "Et que j'essaie d'être normale."

Albie aimerait pouvoir la charrier, lui dire de laisser tomber, qu'elle ne sera jamais normale. Il aimerait pouvoir dire qu'il l'aime telle qu'elle est, mais il n'est pas sûr que ce soit vrai ; pas telle qu'elle est, pas telle qu'elle est en ce moment. Alors il suggère : "Tu pourras peut-être faire une sieste tout à l'heure."

L'année dernière, au beau milieu de leur dîner de la Saint-Sylvestre, Bunny, énervée et mourant d'envie de fumer une

cigarette, s'était levée de table en lançant : "Excusez-moi. Il me faut mon shoot." Avec le blouson de sport d'Albie sur les épaules, elle brava le froid pour fumer une Camel Light. Dans le calme relatif du dehors, relatif compte tenu du vacarme et du tintamarre du restaurant, elle fut frappée par la pensée qui lui vint à l'esprit avec une clarté et une intensité hyperréalistes : *Je ne peux pas blairer ces gens*. Pensée inconfortable car, Stella exceptée – Stella qui était comme une sœur si Bunny avait été en mesure de s'en choisir une, une qu'elle aime – *ces gens* étaient ses plus proches amis. Ce n'était pas agréable de se rendre compte que ses plus proches amis étaient des gens qu'elle ne pouvait pas blairer. Du reste ce n'était pas tout à fait exact. Elle les aimait quand même bien. Quand même. C'était seulement qu'elle aurait voulu les aimer plus. Elle aurait voulu les aimer beaucoup. Sa cigarette finie, elle en écrasa le mégot sous le talon de sa chaussure et se prépara à regagner le restaurant, à rejoindre son mari et leurs plus proches amis pour le dîner de la Saint-Sylvestre.